

RENTRÉE LITTÉRAIRE 2023



Métailié



Vous qui connaissez notre catalogue depuis longtemps et vous qui le découvrez depuis peu, cette année nous relançons la roulette et les paris qui nous grisent, mais nous resserrons le nombre de publications avec une rentrée de juste quatre titres mais choisis avec une foi inébranlable dans votre curiosité.

Quatre titres pour vous inviter à rejoindre nos passions, défendre des inconnus ou regarder des mondes différents et pourtant si proches.

En août, un premier roman remarquable de Gabriela Wiener, une Péruvienne qui remet en question sa vie, ses origines, son corps, ses amours. Une jeune femme qui se construit dans la modernité de notre époque avec force et beaucoup d'auto-ironie.

Ainsi qu'une grande romancière du monde lusophone, Lúdia Jorge, avec un texte comme vous n'en avez jamais lu, un tour de force littéraire porté par une héroïne surprenante.

En septembre, un grand roman noir et historique du Cubain Leonardo Padura, la dixième aventure de son alter ego Mario Conde dans un pays balayé par les tourmentes.

Puis un voyage en Californie, cocasse et joyeux, vécu dans les années 80 par l'ethnologue Pascal Dibie, à la recherche de l'écologie humaine.

Quatre romans auxquels nous croyons de tout cœur et que nous souhaitons partager avec vous.

Anne Marie Métailié
Nicolás Rodríguez Galvis

SOMMAIRE

Août

Gabriela Wiener 4

Pérou

Portrait huaco

BIBLIOTHÈQUE HISPANO-AMÉRICAINNE

18 août

Lídia Jorge 8

Portugal

Misericórdia

BIBLIOTHÈQUE PORTUGAISE

18 août

Septembre

Leonardo Padura 12

Cuba

Ouragans tropicaux

BIBLIOTHÈQUE HISPANO-AMÉRICAINNE

1^{er} septembre

Pascal Dibie 16

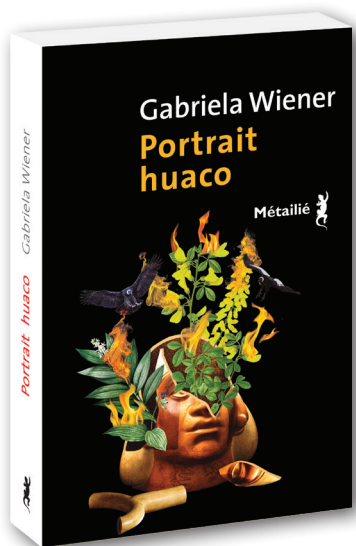
France

California dream

Voyage chez les rêveurs d'avenir

LITTÉRATURE D'AUTRES HORIZONS - NON-FICTION

8 septembre



En librairie le 18 août 2023

Bibliothèque hispano-américaine

Titre original : *Huaco retrato*

Traduit de l'espagnol (Pérou)

par Laura Alcoba

160 pages / 19,60 €

ISBN : 979-10-226-1291-3

Disponible en numérique

L'héritage colonial, la mort d'un père et le polyamour hantent ce premier roman remarquable sur l'amour, le désir, la famille et le racisme.

Ici, vous allez trouver un arrière-arrière-grand-père pillier d'objets incas au XIX^e siècle, la mort d'un père aimant qui avait une double vie et leur descendante, une femme curieuse et résolue, aussi provocatrice que jalouse, qui vit une relation polyamoureuse brinquebalante.

Cela commence avec un choc : la narratrice visite le Musée du quai Branly et regarde une pièce où elle croit se voir dans un miroir

brisé par les siècles. Cette pièce est un portrait *huaco*, une statuette de céramique préhispanique représentant un visage indigène. Et la salle d'exposition porte le nom de son aïeul, Charles Wiener. Un explorateur connu pour avoir « failli » découvrir Machu Picchu et présenté ses trouvailles dans le cadre de l'Exposition universelle de Paris, comptant entre autres attractions un zoo humain. Et il est à l'origine de la lignée des Wiener péruviens.

Presque 150 ans plus tard, sans autre bagage que ses doutes, son culot et son humour, la narratrice va essayer de retrouver les traces de la bâtardise de sa famille. Les vestiges d'un héritage colonial hantent ce premier roman remarquable sur l'amour, le désir, le sexe, le deuil, la famille et le racisme. Il y a de la rage, de la résistance et de la tendresse dans ces pages, mais aussi la force révélatrice du souvenir et de l'imagination.

« Gabriela Wiener est un phénomène de la nature et un phénomène de la littérature. »

Camila Sosa Villada



© Daniel Mordzinski

Gabriela WIENER, née à Lima en 1975, est considérée comme l'une des meilleures écrivaines latino-américaines de sa génération. Connue comme journaliste et écrivaine de *narrative non-fiction*, son premier roman, *Portrait huaco*, en cours de traduction dans de nombreux pays, est considéré comme l'un des meilleurs livres parus en 2021.

« Le meilleur livre que j'aie lu sur la filiation et l'amour et la condition postcoloniale contemporaine. » *Paul B. Preciado*

« Ce roman est tendre et cru, vulnérable et audacieux, tout comme le merveilleux style d'écriture de Gabriela Wiener. »

Mariana Enríquez

1. Comment, vous qui êtes journaliste, avez-vous introduit la fiction dans ce premier roman ? En vous mettant en scène vous êtes-vous sentie plus libre ?

D'abord parce que je n'avais pas les conditions matérielles pour faire une enquête dans la lignée de ce qu'est aujourd'hui le nouveau journalisme ou la *narrative non-fiction*, donc j'ai dû l'inventer. Ce texte est lié aux récits effacés des descendants des pays andins. Notre généalogie a été exterminée, effacée, perdue ou pillée, et c'est pour ça qu'utiliser l'imagination comme alternative pour construire une mémoire est une réponse idéologique et politique du livre. Cependant, je ne me reconnais pas dans ce type de regard binaire du XIX^e siècle qui sépare l'expérience de l'imagination. Comme si le fait d'écrire depuis le « je », par exemple, annulait l'imagination. En ce sens, je pense que j'ai écrit un texte au genre fluide, dégénéré, qui transite, qui entre et sort des volontés de classification, et j'espère que le livre, tant dans le fond que dans la forme, parle de décolonisation. Je me suis toujours mise en scène et, quand je ne l'ai pas fait, j'ai fait de la performance. J'aime l'idée d'habiter la frontière, d'hybrider, de déséquilibrer. Je l'espère. Mon identité, dont mon identité littéraire, est en train de se chercher dans les marges, que je revendique.

2. Vous abordez les thèmes de la modernité, le corps (et avec lui le sexe et l'amour) ainsi que la mémoire (familiale et coloniale), avec une grande liberté mais un humour certain. Pourquoi ?

Beaucoup de sujets se croisent dans *Portrait huaco*, mais peut-être que ce qui m'a le plus stimulée a été de construire une « contre-narrative », un récit qui s'oppose à celui qui est hégémonique. Et, naturellement, quand on parle d'en bas, on utilise des ressources littéraires ou de langage comme la satire, l'humour, l'ironie. La tendresse, par ailleurs, est mon sentiment préféré et j'essaie de le transmettre dans les voix qu'on entend dans mes livres car c'est la meilleure arme contre la dureté et la violence.

Je voulais remettre en cause l'histoire qu'on m'a racontée à la maison sur le patriarcat de la famille. Je voulais démonter la seule histoire qu'on connaissait dans ma famille, celle de l'ancêtre européen, qui est envoyé par le gouvernement piller ailleurs au nom de l'État et de la science, tandis qu'on a effacé toutes les autres histoires.

Ma protagoniste connaît la théorie mais elle ne sait pas comment la faire entrer dans son corps. Le livre parle d'une protagoniste en pleine possession de ses contradictions. Et ça la rend plus forte. C'est une activiste anti-raciste mais elle réclame aussi le droit de tout faire foirer. Elle voulait s'ériger comme une antisystème de l'amour mais elle finit par reproduire tous les vices de l'amour romantique. Fouiller dans son identité, c'est aussi comprendre comment les gens de sa famille se sont aimés et mal-aimés, mais pour elle il y a une histoire absente, celle de la mère. Et c'est comme cela que la voix fantomatique de l'arrière-arrière-grand-mère surgit, traverse le temps et réclame sa place.

 EXTRAIT

Ce qu'il y a de plus étrange à être seule ici, à Paris, dans la salle d'un musée ethnographique, presque sous la tour Eiffel, c'est de penser que toutes ces statuettes qui me ressemblent ont été arrachées au patrimoine culturel de mon pays par un homme dont je porte le nom.

Dans la vitrine, mon propre reflet se mêle aux contours de ces personnages à la peau marron, avec des yeux semblables à de petites blessures brillantes, des nez et des pommettes de bronze aussi polies que les miennes, au point de former une seule composition, hiératique, naturaliste. Un arrière-arrière-grand-père est à peine un vestige dans la vie de quelqu'un, mais pas lorsque cet ancêtre a emporté en Europe rien moins que quatre mille pièces précolombiennes. Et quand son plus grand mérite est de ne pas avoir trouvé Machu Picchu, mais d'avoir été à deux doigts de le faire.

Le Musée du quai Branly est dans le VII^e arrondissement de Paris, au milieu du quai qui porte le même nom, et c'est un de ces musées européens qui renferment d'importantes collections d'art non occidental en provenance d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et d'Océanie. Autrement dit, ce sont de très beaux musées érigés sur des choses très laides. Comme s'il suffisait de peindre les plafonds avec des motifs aborigènes australiens et d'installer plein de palmiers dans les couloirs pour que nous nous sentions un peu chez nous et oublions que tout ce qui se trouve à cet endroit devrait être à des milliers de kilomètres de là. Moi y compris.

J'ai profité d'un voyage professionnel pour découvrir enfin la collection de Charles Wiener. Chaque fois que je pénètre dans des endroits comme celui-ci, je dois résister au désir de tout réclamer et de demander qu'on me rende tout ça au nom de l'État péruvien. La sensation s'est accentuée dans la salle qui porte mon nom et qui est remplie de figures de céramique anthropomorphes et zoomorphes de différentes cultures préhispaniques, vieilles de plus de mille ans. J'essaie de trouver une proposition de parcours, un document qui situe les différentes pièces dans le temps, mais elles sont exposées sans fil conducteur, isolément, tout juste désignées par des inscriptions vagues ou génériques. Je prends plusieurs photos du mur sur lequel on peut lire "Mission de M. Wiener", comme lorsque j'ai voyagé en Allemagne et que j'ai vu, avec une satisfaction douteuse, que mon nom de famille se retrouvait un peu partout.



En librairie le 18 août 2023

Bibliothèque portugaise

Titre original : *Misericórdia*

Traduit du portugais

par Elisabeth Monteiro Rodrigues

430 pages / 22 €

ISBN : 979-10-226-1292-0

Disponible en numérique

Un condensé incroyable de force vitale, de dérision, de révolte. Un livre sur une femme exceptionnelle jusqu'au bout, une lecture unique.

Vous n'avez jamais lu un texte comme celui-là !

Une vieille dame enregistre ses derniers jours en maison de retraite et le résultat est un condensé incroyable de force vitale, de dérision, de révolte, d'attention aux autres et de foi dans la vie.

Misericórdia est l'un des livres les plus audacieux de la littérature portugaise actuelle. Comment l'auteure arrive-t-elle

à faire qu'il soit à la fois brutal et plein d'espoir, ironique et aimable, un mélange de larmes et de rire, est une véritable prouesse : le journal de la dernière année de vie d'une femme qui intègre dans son récit la fulgurance des existences croisées et le transforme en un témoignage admirable sur la condition humaine. Ce qui ne peut se faire que grâce au miracle de la présence de la littérature.

Dans ces temps difficiles que nous vivons, on attendait un livre comme celui-ci. Lídia Jorge l'a écrit.

Un livre sur l'immortalité de l'espoir, sur une femme exceptionnelle jusqu'au bout.

« C'est la plus grande romancière portugaise d'aujourd'hui ! »

Le Point



© FerVillie

Lídia JORGE est née dans l'Algarve et vit à Lisbonne. Elle est l'auteure de nombreux romans traduits dans une douzaine de pays, en particulier *Le Rivage des murmures*, *Le Vent qui siffle dans les grues* et *Les Mémorables*, tous publiés aux Éditions Métailié. Elle a reçu tous les grands prix littéraires des pays lusophones ainsi que le prix FIL de littérature en langues romanes 2020 pour l'ensemble de son œuvre.

« Lídia Jorge mérite d'être le second écrivain lusophone à être couronné par le prix Nobel de littérature. » *Le Figaro littéraire*

QUESTIONS À L'AUTEUR

1. Comment avez-vous réussi à faire du journal parlé d'une vieille dame dans une maison de retraite un hymne à la vie ?

Je n'ai fait que suivre les pas d'un personnage qui avait gardé une mémoire intacte, une imagination fertile, cultivé son intérêt pour la connaissance, et a aimé la vie jusqu'au bout en dialoguant avec la mort comme avec un adversaire légitime. De plus, elle s'intéressait à l'histoire des autres et l'intégrait dans sa propre existence. Elle le faisait sans théorie, juste par goût et par tempérament. Le modèle réel dont part le personnage qui porte ce récit n'a presque pas nécessité de transfiguration. C'est pourquoi ce livre occupe une place très particulière parmi mes livres.

2. Comment avez-vous écrit ce livre, à partir de quels documents ? Quel type de matériel vous a laissé votre mère ?

Ce livre a été écrit à partir de la mémoire de la dernière année de sa vie, de ses sentiments partagés à voix haute et du journal qu'elle a laissé. Mais je n'ai trouvé la façon d'écrire ce gros livre que lorsque, deux mois après sa mort, on m'a remis les objets qu'elle portait sur elle quand la pandémie l'a emportée – des boucles d'oreilles, une bague, un collier de perles et un petit sac de toile contenant quelques feuilles blanches minuscules avec un morceau de crayon. Ces derniers objets qu'elle avait gardés sur elle jusqu'à la fin me sont apparus comme une synthèse de sa vie, un désir permanent d'embellissement du corps et du monde, et la volonté de laisser la mémoire de son imagination pour témoigner qu'elle avait existé sur la Terre. Ces objets m'ont offert la structure même du livre et l'énergie de l'écrire.

3. Pourquoi avoir choisi ce titre à connotation religieuse ?

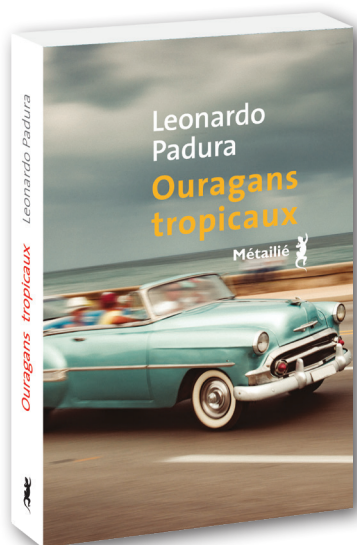
Je n'aurais jamais pensé écrire un livre avec ce titre, *Misericórdia*. C'est ma mère qui, à plusieurs reprises, me l'a demandé sans que j'y fasse vraiment attention. Cependant, la dernière fois qu'elle me l'a dit, elle m'a expliqué qu'elle le faisait parce qu'elle trouvait que je devais écrire un livre qui attire l'attention sur la compassion qui devrait exister pour ceux qui ne peuvent plus prendre en main leur vie et ont besoin de l'aide des autres. Il ne s'agissait donc pas d'une connotation religieuse, juste humaine. De plus, la miséricorde correspond à une attitude de respect supérieur pour la dignité des autres, sentiment primordial qui soutient la notion même de justice. Le sentiment de miséricorde se situe à l'opposé de la vengeance qui conduit à la violence. C'est une erreur de penser que ce concept a été capté par la religion. Je veux cependant ajouter que je n'ai pas prétendu, avec ce livre, écrire un texte de conseil comportemental sur le triomphe du bien sur le mal, ou quelque chose de ce genre. Je n'ai cherché, en respectant le personnage principal de ce récit, qu'à me plonger dans l'intimité des fragiles qui, malgré leur faiblesse, gardent la pleine fulgurance de la vie et réclament pour eux-mêmes la réalisation de leurs rêves, et cela s'appelle la capacité de résistance.

EXTRAIT

À ce stade, j'ai pensé que le moment était venu de lui apprendre quelque chose.

Elle gardait mes mains dans les siennes, je les ai senties plus grandes que les miennes, j'ai cherché à retourner la situation, j'ai pris ses mains, je les ai ajustées aux miennes et je les ai serrées. C'étaient ses mains de six ans, quand je l'avais emmenée pour la première fois à l'école, après que je lui avais moi-même appris à lire et à écrire. Je lui ai dit : "Écoute bien ta mère. C'est très important, personne ne lit tes livres parce qu'ils ont un problème. Ils finissent mal. Tu devrais y réfléchir. La conclusion de tes livres est en totale inadéquation avec ce que les fins doivent être..." Elle a été très surprise. "Comment ça ?" a-t-elle demandé. Mais elle a laissé ses mains entre les miennes.

"Écoute", ai-je dit, calmement, les yeux dans les yeux. "Tu as un livre qui se termine sur l'histoire d'un fou qui se retrouve avec la plus jolie fille du village. La dernière phrase du livre est : Écoutez ici le dó. Je sais que le mot dó veut dire deux choses, il veut dire pitié et note de musique. Mais en faisant irruption à cet endroit, en conclusion d'un livre, et après que l'idiot a ramassé la plus jolie fille, qui pense encore à la musique ? Tout le monde pense à la pitié. Les lecteurs de ton livre referment la dernière page et ne peuvent qu'imaginer la vie d'une jeune fille malheureuse à jamais. Si au moins tu ajoutais une note qui dirait : 'Notons que, plus tard, il a guéri et ils ont été heureux quelque temps.' Mais non. Après ce mot, la page blanche. À lire ça, on a juste envie de pleurer sur cet espace vide. Pourquoi, tu ne rajoutes pas au moins quelques lignes pour donner un certain espoir aux lecteurs ?" ai-je demandé, en espérant qu'elle réfléchisse un peu, qu'elle médite sur ce que je lui apprenais. Mais au lieu de se remettre en question, elle m'a dit rapidement : "J'imagine que oui, mais tout ça a été écrit il y a de nombreuses années, je ne peux plus rien changer." Je me suis impatientée, je lui ai répondu : "S'il te plaît, je te dis comment tu dois faire quand tu écriras ton prochain livre." J'ai encore eu peur qu'elle ne retire ses mains des miennes, mais non, elle les a gardées immobiles. Dans ma tête, le courage grandissait, sous mes yeux des mots.



En librairie le 1^{er} septembre 2023

Bibliothèque hispano-américaine

Titre original : *Personas decentes*

Traduit de l'espagnol (Cuba)

par René Solis

496 pages / 23 €

ISBN : 979-10-226-1294-4

Disponible en numérique

La Havane reçoit Barack Obama et les Rolling Stones. Une guerre de proxénètes. Cinq meurtres. La meilleure enquête de Mario Conde par un auteur au sommet de son art !

2016. La Havane reçoit Barack Obama, les Rolling Stones et un défilé Chanel. L'effervescence dans l'île est à son comble. Un fonctionnaire culturel de la Révolution, censeur impitoyable, est assassiné. Les présumés coupables sont légion.

1910. Une guerre entre des proxénètes cubains et français est au bord d'éclater, à moins que l'un d'entre eux, fils de bonne famille et tenancier de

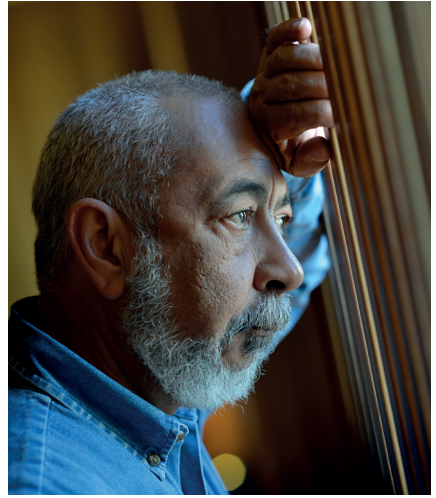
bordel, arrive à devenir... président de la toute nouvelle République de Cuba.

Et c'est Mario Conde, enquêteur emblématique de l'auteur, plus sceptique, plus bougon et plus drôle que jamais, qui doit fouiller dans le passé pour résoudre les crimes du présent.

Pour sa 10^e enquête de Mario Conde, Leonardo Padura montre tout son talent d'écrivain, son sens du suspense et du récit, son habileté à construire des personnages forts et attachants ainsi que la grande déception et les espoirs des Cubains enfermés dans leur île.

Après le succès de *Poussière dans le vent*, *Ouragans tropicaux* confirme que, depuis sa fenêtre cubaine, Leonardo Padura est l'un des meilleurs écrivains actuels, ainsi que l'un des plus lus.

« Un des plus grands
auteurs contemporains. »
Elle



© Ivan Giménez

Leonardo PADURA est né à La Havane en 1955. Romancier, essayiste, journaliste et auteur de scénarios pour le cinéma, il a obtenu de nombreux et prestigieux prix pour son œuvre, dont le prix Princesse des Asturies 2015. Il est l'auteur, entre autres, de la tétralogie *Les Quatre Saisons*, publiée dans quinze pays, de *L'Homme qui aimait les chiens* (2011), *Hérétiques* (2014) et *Poussière dans le vent* (2021). Il fait partie des grands noms de la littérature mondiale.

« Le meilleur roman de Mario Conde. Avec *Ouragans tropicaux*, Leonardo Padura est au sommet de son talent, à la croisée de la littérature, du roman noir et de l'histoire. » *El País*

 QUESTIONS À L'AUTEUR

1. *Ourangans tropicaux* est la dixième aventure de votre enquêteur Mario Conde. Est-il toujours votre double littéraire, le représentant de votre génération ? Comment votre relation avec lui a-t-elle évolué depuis que vous l'avez créé ?

Mario Conde m'a accompagné de manière très satisfaisante depuis plus de trois décennies et dix romans déjà. Il a commencé comme enquêteur de police de trente-cinq ans dans *Passé parfait* (1991) et est désormais un homme du « quatrième âge », de soixante-deux ans, en 2016, moment où se déroule ce dernier roman. Pendant tout ce temps, Conde a été, mon double je ne sais pas, mais en tout cas mon point de vue générationnel et sensible pour regarder et refléter la réalité cubaine de ces dernières années. Cela m'a aidé à être témoin et, d'une certaine manière, juge de ces temps, pour mener à bien le projet que nous nous sommes imposé : créer une chronique intime, possible et dramatique de la vie cubaine contemporaine. Et nous continuons à le faire dans *Ourangans tropicaux* car, même si c'est en apparence un roman noir, il s'agit en réalité d'une réflexion sur l'éthique des Cubains et sur les destins historiques réalisés, ou pas, de la société cubaine. La partie policière du roman, assez mouvementée et même un peu sordide, contribue énormément à aiguiser l'intérêt du lecteur, mais en contrepartie il aura aussi une perception de ce qu'a été et est aujourd'hui Cuba... et c'est pour cela que j'ai voulu croiser deux moments historiques dans ce livre.

2. Pourquoi faites-vous ce parallèle entre ces deux moments historiques, 1910 et 2016 ? Qu'ont en commun ces deux périodes ?

J'aime beaucoup me mouvoir dans l'Histoire. On peut illuminer le présent, mieux le comprendre si on utilise l'Histoire comme un miroir. Et ces deux époques, le début du XX^e et du XXI^e siècle, ont beaucoup de connexions, parmi lesquelles la grande effervescence que La Havane a vécue à ces moments-là. Les « ourangans tropicaux » qui sont arrivés ont suscité des changements, et puis ils sont repartis pour disparaître dans la mer et l'oubli. Dans la première période, c'était la comète de Halley et le personnage historique d'Alberto Yarini et sa lutte avec les proxénètes français pour le contrôle du très rentable commerce de la prostitution. Dans la deuxième, la visite du président Obama à Cuba, le dégel que cela a provoqué, les espoirs de jours meilleurs que ce moment a créés et qui, finalement, peu de temps après, n'ont été que ça, un ouragan qui est passé et a disparu... Ces deux époques sont le reflet de la même chose : les espérances cubaines de se retrouver à un meilleur endroit, puis leur non-réalisation. Et j'ai aussi choisi ces deux périodes parce qu'il y a des choses très intéressantes, violentes en elles qui, je crois, vont intéresser le lecteur.

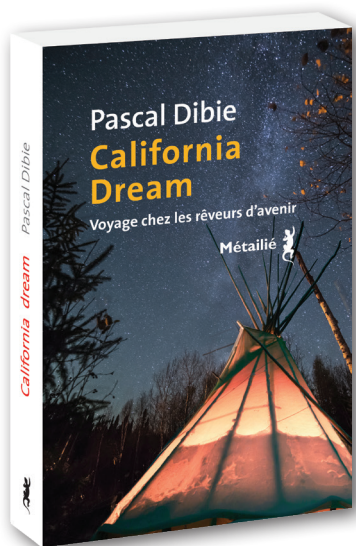
EXTRAIT

– Trop tard, conclut-il.

Il s'en souvenait. Il s'en souvenait encore. Il avait oublié beaucoup d'autres choses d'une vie qui était en train de devenir effroyablement longue, et il savait que certains oublis fonctionnent comme une stratégie de survie : il s'imposait de lâcher du lest pour demeurer à flot et ne pas rester échoué dans les rancœurs, le décompte des illusions tronquées, l'évocation urticante de promesses crues un jour et si souvent non tenues. Même un type tel que lui, un acharné du souvenir, un quasi hypermnésique, était bien forcé de laisser sa conscience balayer certaines choses, procéder à des nettoyages émotionnels et psychologiques pour des motifs d'hygiène, afin d'empêcher le poids des réminiscences de l'engloutir dans la vase des aversions et des frustrations. Et, surtout, pour ne pas avoir à se dire qu'une autre vie aurait été possible, et que la vie vécue avait été une erreur, mélange de fautes dont il était responsable et de choses imposées de l'extérieur.

Mais ce concours de circonstances là, presque une révélation mystique, bien sûr qu'il s'en souvenait, qu'il *fallait* qu'il s'en souvienne. Il était même capable de reconstituer la scène avec des couleurs si vives et une telle précision dans les détails, assaisonnée parfois de gouttes de colère ou d'éclaboussures de nostalgie, qu'il en venait parfois à soupçonner que, en réalité, la scène n'avait pas la densité de nuances avec laquelle il la reconstruisait aujourd'hui. Était-ce vraiment ainsi que cela s'était passé, avec ce scénario et ces protagonistes ?... Pourtant, s'il y avait une chose dont il était pleinement convaincu, c'était que l'essence de cette rencontre glorieuse était restée imperméable aux érosions prévisibles, préservée dans ce recoin éclairé de la mémoire qui abrite les repères initiatiques : les initiations à l'amour, à la littérature, à la peur et à la première grande déception. Et à Dieu, pour ceux qui en font l'expérience.

Motivito était une figure du quartier. Tous les garçons et, mieux encore, toutes les filles connaissaient son existence. Cela faisait longtemps que Mario Conde était incapable de répéter le véritable nom du jeune homme, et cet oubli ponctuel – c'est ainsi que le champion de la mémoire le voyait – ajoutait de l'authenticité à son évocation. Motivito était Motivito, point.



En librairie le 8 septembre 2023

Littérature d'autres horizons

208 pages / 18 €

ISBN : 979-10-226-1310-1

Disponible en numérique

Un regard tendre sur un essai de construction d'un monde plus vivable et plus respectueux de la nature. Un texte en résonance avec les débats actuels.

Un jeune anthropologue est envoyé en 1980 en mission à Berkeley pour enquêter sur l'écologie humaine. Il vit dans des communautés des aventures tendres et cocasses.

L'auteur pose un regard poétique et sans a priori sur cette recherche à laquelle il participe de fait, certain que la construction

d'un monde plus vivable et plus respectueux de la nature est une nécessité.

À la suite de Henry David Thoreau, Henry Miller et Jack Kerouac, devenu gardien de chèvres dans les montagnes de Big Sur, entre gourous et fêtes joyeuses, on assiste à des micro-phénomènes auxquels le regard aigu de l'ethnologue et son écriture curieuse et amusée donnent une dimension inattendue.

On se laisse emporter avec bonheur par cette relecture de nous-mêmes où l'on retrouve à la fois nos inquiétudes, notre modernité et nos espoirs, en se demandant pourquoi les « politiques » ne nous ont pas écoutés et plus pris au sérieux il y a quarante ans de cela...



© Philippe Matsas

Pascal DIBIE est ethnologue, professeur émérite à la Sorbonne Paris Cité, auteur de nombreux ouvrages. Il est aussi président du Prix Nicolas Bouvier - Étonnants Voyageurs. Il est l'auteur, entre autres, de *Ethnologie de la chambre à coucher* et de *Ethnologie de la porte*.

À propos de ses livres précédents :

« Une petite merveille, hors des sentiers battus et pleine de surprises. » *Le Figaro littéraire*

« Passionnant, érudit et plein d'humour. »
Psychologie magazine

1. Vous êtes parti en tant qu'ethnologue à la recherche de l'« écologie humaine » à Berkeley. Aviez-vous conscience de participer à une expérience écologique dans les communautés hippies où vous avez vécu ?

Ce qui m'a surpris, c'est la façon dont « vivre » avec d'autres fut infiniment plus éloquent et formateur que mes recherches sur l'écologie humaine menées dans les universités de Santa Cruz et de Berkeley. Ce que je cherchais était là, en acte et en amour. L'écologie se doit d'être humaine, la technologie n'est qu'un diktat dont il faut se méfier, tout comme les leçons de pureté qui l'accompagnent et ne sont que prétextes à des contrôles mortifères, comme on commence à s'en apercevoir aujourd'hui.

Ce n'est pas tant que j'avais conscience de participer à une expérience, j'étais vraiment dans les traces de Henry David Thoreau. En même temps que je revivais *Walden ou la Vie dans les bois*, j'avançais dans mes certitudes que le monde était en train d'être déshabité, désstabilisé par notre propre action, et que notre histoire humaine faisait bien partie intégrante de la nature. Nous ne pouvions continuer d'aller contre elle au risque de disparaître en même temps qu'elle. Je raconte un peu comme une fable l'histoire de cette recherche dont ce livre est finalement l'issue la plus sage pour exprimer la triple alliance de l'écologie, du plaisir et de la vie simple que doit être l'écologie humaine.

2. Vos carnets de terrain vous ont guidé dans votre rédaction. Avez-vous une mémoire exceptionnelle ou votre fibre de romancier est-elle ici à l'œuvre ?

J'ouvre mon texte par cette réflexion : acceptez que je sois le lecteur de ma vie, mais un lecteur qui témoigne de sa relecture en écrivant. Ma fibre de romancier* a en effet été réactivée en même temps que ma mémoire qui, au fil de la relecture de mes carnets, concernant cette période des années 1980 en Amérique, s'est remise en route. La précision de mes notes m'a permis de réancrer mes aventures rocambolesques dans des faits concrets et précis. J'en suis moi-même étonné mais le lecteur profitera pleinement de cette belle alliance entre souvenir, création et précisions. D'une certaine façon, ce qui fait la force de ce texte c'est sa véracité. Je n'ai eu nul besoin d'inventer, j'ai eu plus de difficulté à choisir ces « moments » de vie partagés avec cette communauté si chaleureuse au cœur de la forêt de séquoias géants de Big Sur.

* Mon premier roman, *Les Découpeurs de monde*, aux éditions Grasset, date de 1985. Il m'a permis d'obtenir le Prix littéraire de Bourgogne, cette année-là.

 EXTRAIT

Le monde a changé, moi non. On vieillit souvent parce qu'on garde les mêmes idées dans un monde où elles ne sont plus autant appréciées. Je veux croire pourtant qu'on peut jusqu'à la fin avoir l'esprit neuf de sa jeunesse, à condition d'y croire. Logiquement, ce qui était neuf en 1980 aurait dû être vieux quarante-deux ans plus tard, or c'est l'exact contraire : ce que nous nous disions, vivions et constatons est de plus en plus vrai dans notre actualité contemporaine de fin du monde. Reste à savoir pourquoi personne ne nous a crus plus tôt ?

À relire mes carnets de voyages aux États-Unis, je peux revivre ce temps enchanté et enchanteur dans lequel je m'étais glissé, croyant à tout et plus particulièrement à l'amitié, au bonheur et à l'écologie. Mes études d'histoire et d'ethnologie me fournissaient, en plus d'un matelas confortable de culture, un alibi parfait pour oser nommer mes voyages, à ceux qui me posaient la question du pourquoi : "missions". Quelles missions, en effet ! Je n'en ai pas fait beaucoup d'officielles, sinon une dizaine de "mandarinades" ici et là dans le monde, qui ne correspondaient qu'à des déplacements universitaires un peu secs et rapides, il faut le dire. Mes plus beaux voyages sont ceux qui se sont inventés avec et malgré moi ; ces voyages qui m'apprendront vite que tout déplacement n'est jamais qu'une tentative de mise au point qui à chaque fois se brouille pour se réajuster aussi vite ailleurs en fonction des visions que chacun nous renvoie et que nous rectifions depuis notre regard et notre corps.

Fin avril 1980, je décidai de partir pour plusieurs mois de l'autre côté de l'Atlantique, où j'avais été pour la première fois en 1978 chez les Indiens Hopi en Arizona. Dans mon esprit, plus qu'à voir le monde, un voyage consiste surtout à se faire des amis pousseurs de portes. À commencer par les leurs qui, en s'ouvrant, vous font traverser de facto et vous aident à comprendre comment "tout cela" (la culture ?) s'agence.

Des livres pour vivre passionnément

CONTACTS :

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins
75006 Paris

Lise Detrigne
Relations libraires - salons - suivi commercial
01 56 81 02 48 - 06 03 13 06 22
lise.detrigne@metailie.fr

Marie Voisin
Relations presse - communication
01 56 81 02 46 - 07 87 90 41 94
marie.voisin@metailie.fr

Amrita Sawmy
Assistante communication
01 56 81 02 45
amrita.sawmy@metailie.fr

Métailié

www.editions-metailie.com



Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :



www.facebook.com/Metailie



www.twitter.com/metailie



www.instagram.com/editions-metailie